

Jérôme NODENOT

Marionnettes

Nouvelle



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 19-10-2009

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

A

L'Université de Toulouse Le Mirail (UTM) a ceci de particulier qu'elle est plutôt laide. Tout y est bâclé, perpendiculaire, parallèle, en un mot : géométrique. Le plus important, tellement c'est compliqué de s'y repérer, ce sont les panneaux indicateurs, sans quoi les étudiants seraient obligés de dérouler un fil d'Ariane pour retrouver leur chemin (je les imagine avec tous ses fils s'entremêlant en un réseau inextricable, faisant des nœuds et s'accrochant partout). Malgré une atmosphère atypique qui la différencie des autres facultés de France, on parle souvent de rénover l'UTM, mais rien jamais ne se passe.

C'est pourtant là que je me trouve aujourd'hui (et mon cœur), plus précisément dans la bibliothèque du département de Littérature (pas plus reluisante que le reste du campus), où, bien qu'il soit 17h30, nombre d'étudiants se pressent encore. Vous entrez dans cette bibliothèque par une porte qui donne sur la partie visible de l'endroit : la « fichetterie ». Là, vous choisissez la fiche du livre désiré, que vous présentez ensuite à la bibliothécaire (cette femme que je dois maintenant surveiller de très près), qui travaille derrière un comptoir. Enfin, celle-ci s'engouffre dans l'autre salle (la mystérieuse, l'inaccessible), et, s'il n'a déjà été emprunté va chercher le livre parmi les rayonnages. Une bibliothèque à l'ancienne, et quant à moi je suis caché, justement, dans cette partie invisible. Pourtant je suis étudiant, moi aussi. Ce qu'il fait là, le Dorian, ce n'est pas permis, mais je l'ai fait par obligation. J'en suis persuadé : l'inspecteur Bilbok est dans l'erreur. Et puis je vais être fixé bientôt, lorsque la bibliothécaire aura fermé son établissement, qu'elle restera là jusqu'à tard le soir pour ranger « ses » ouvrages. Il n'y aura plus qu'elle et moi mais aussi (si Marilou, ma petite amie a vu juste) les assassins de Gargantua (mon professeur, mon maître vénéré, tué dans d'atroces circonstances il y a deux mois environ).

L'instant d'après, je décide que j'écrirai un livre en hommage à Gargantua. Et en guise de rébellion contre ces criminels qui ne croient plus en rien : une revanche. Mon maître y sera décrit et l'on parlera de lui sans fin, comme pour l'ancrer dans les mémoires. Mais comment faire son portrait ? Car tous les hommes se ressemblent, affirme Borges, le maître de mon maître et Schopenhauer, l'un des maîtres de Borges, ajoute que chaque homme est tous les hommes. Gargantua portait un chapeau, il observait le monde d'un oeil facétieux derrière de grandes lunettes et proférait à travers une barbe épaisse des paroles sages : nous pourrions le ranger dans la catégorie des savants. Pour autant, mon maître ne ressemblait à personne. Il se faisait appeler Gargantua (ce n'était pas son vrai nom), en raison de sa forte corpulence : c'était un bibendum croulant de graisse, un immense

mashmallow dégoulinant de chair. Une baleine. Pourquoi les femmes en raffolaient-elles ? Difficile à dire. L'une d'entre elles un jour m'a confié ceci : c'était un homme complexe, farfelu, rempli de contradictions. Par exemple : comment un être coulé dans le mortier pouvait-il donner une telle impression de légèreté ; de pouvoir s'envoler à tout moment dans les airs comme une montgolfière ? Nous avons pris l'habitude d'englober ces petites anomalies sous le titre de mystère Gargantua.

Mon maître enseignait la littérature comparée. Il avait de l'estime pour moi (j'étais l'un de ses élèves), pas simplement à cause de ces affinités naturelles qui se créent parfois entre les êtres, mais c'est surtout qu'il devait voir en moi une justification de son essai (publié peu de temps auparavant et qui est à l'origine de sa mort : c'est du moins ce que je vais tenter de démontrer ce soir dans la bibliothèque). De quoi s'agit-il ? Disons pour le moment qu'il s'intitule : Marionnettes.

Mais je me rappelle dans l'ordre chronologique la trame de ce cauchemar obsédant.

Jérôme NODENOT

Jérôme Nodenot est né le 3 mai 1975 dans le Gers où il passe une enfance consacrée aux livres, aux sports d'endurance et à l'affection de sa famille. En 1994, il s'installe à Toulouse pour ses études : années essentielles durant lesquelles il découvrira ses auteurs fétiches, se formera à la littérature et voyagera, notamment en Espagne et aux États-Unis. Il obtiendra en 1999 une licence en lettres modernes. Viendront ensuite les années d'expérience directe de la vie : il sera employé dans une compagnie d'assurances, agent d'entretien, postier, livreur de pizzas, pizzaiolo dans une petite ville près de Toulouse avant de devenir lui-même restaurateur en 2009. Il est marié avec Alice ; leur fille Cassandra est née en 2004. Jérôme Nodenot est membre du comité de lecture d'Alexandrie Online.

Marionnettes

Un professeur de la faculté des Lettres de Toulouse (qui pour de multiples raisons se faisait appeler Gargantua) a été assassiné. L'inspecteur Bilbok, un policier consciencieux mais inefficace est chargé de l'enquête, aidé en cela par les membres de l'atelier d'écriture qu'animait la victime (dont Dorian, le narrateur). Feront aussi leur apparition Marilou (une petite Africaine au caractère difficile), une bibliothécaire désorganisée, des professeurs et des étudiants plus égarés les uns que les autres. Marionnettes, c'est d'abord une enquête policière haute en couleur traitée sous la forme d'un conte. Hélas, les marionnettes dont il est question ici ne sont pas les jouets que l'on imagine, et cette nouvelle, dont la véritable portée est métaphysique, décortique méthodiquement l'absurdité de l'identité humaine ; elle se veut aussi la mise en lumière d'une certaine forme de dandysme, et une apologie de la création littéraire.